Germanica

28 | 2001
Écritures des deux guerres mondiales

Double guerre : Gottfried Benn, médecin – et écrivain ? – de deux guerres

Der doppelte Krieg : G. Benn Arzt – und Schriftsteller ? – in zwei Kriegen

Nicolas Beaupré

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/germanica/2237
DOI : 10.4000/germanica.2237
ISSN : 2107-0784

Éditeur
Université de Lille

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 2001
Pagination : 61-74
ISBN : 9782913857056
ISSN : 0984-2632

Référence électronique
Nicolas Beaupré, « Double guerre : Gottfried Benn, médecin – et écrivain ? – de deux guerres », *Germanica* [En ligne], 28 | 2001, mis en ligne le 04 octobre 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : http://journals.openedition.org/germanica/2237 ; DOI : https://doi.org/10.4000/germanica.2237

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Double guerre : Gottfried Benn, médecin – et écrivain ? – de deux guerres

Der doppelte Krieg : G. Benn Arzt – und Schriftsteller ? – in zwei Kriegen

Nicolas Beaupré

Drei Jahre dauerte der Krieg. In tiefer Einordnung
lebte daher, da er kriegssüchtig war, auch der in
Frage stehende Arzt.
Diesterweg, 1918

– Lebenserinnerungen, Enkelgeschwätz,
Boudoirgeschmuse –
Diesterweg, 1918

1 Intellectuels, militaires ou écrivains combattants qui participèrent comme acteurs aux deux grandes guerres du XX^e^ siècle ne sont finalement pas si rares. On pourrait évoquer par exemple les cas du Général de Gaulle ou de l'historien Marc Bloch. Ce dernier, combattant en 1914 et 1915 se fonda sur son expérience de la Grande Guerre, lorsqu'il écrivit un récit de guerre en 1915, puis un article resté fameux sur les *fausses nouvelles de la Guerre* publié en 1921[1]. Il servit à nouveau comme officier d'approvisionnement en 1939-1940, entra en résistance et rédigea alors l'un des meilleurs ouvrages consacrés à la période, *L'étrange défaite,* tout à la fois analyse historique à chaud et témoignage précieux. On pourrait ajouter à ces deux cas connus celui de Léon Werth qui écrivit lui un excellent roman sur la Grande Guerre, *Clavel Soldat*, qu'il nourrit de son expérience du front puis, à chaud, un récit de la débâcle sur les routes de la France de 1940, publié récemment sous le titre *33 jours*.

2 En Allemagne, le nom de Ernst Jünger est paradigmatique de cette écriture des deux guerres où, comme dans le cas des Français cités plus haut, l'écriture de la Seconde Guerre mondiale entre en résonance avec celle de la Première, se reflète dans cette « expérience intérieure » primordiale et se superpose à elle. Chez de tels auteurs, les

écrits relatifs à la Seconde Guerre mondiale viennent se placer en surimposition, comme dans le cas d'un palimpseste, au-dessus de ceux de la Première. Grattée, effacée, recouverte par la guerre de 1939-1945, la Grande Guerre reste néanmoins lisible par fragments. Dans les récits de Jünger ou de Werth ayant pour thème la Seconde Guerre, les références, les comparaisons implicites avec l'événement fondateur que fut pour eux la guerre de 1914-1918 attestent de ce jeu de miroir, de cette présence cachée du premier conflit.

3 Gottfried Benn[2], l'un des poètes allemands les plus connus et sans doute le plus énigmatique – autant sur le plan esthétique que politique –, a lui aussi participé directement aux deux conflits. Dans son cas, le vécu de ces deux expériences semble être assez proche et donc comparable. Pourtant si l'on sait qu'il fut médecin militaire de 1914 à 1917 puis de 1937 à 1945, si ces moments biographiques sont évoqués par Benn dans ses deux récits autobiographiques[3], on ne lui sait pas d'œuvre – ni de poème – exclusivement ou même directement consacré aux deux grandes guerres de son siècle. C'est sur cette absence et sur ce qu'il convient d'appeler un silence biographique – même s'il est relatif – que nous nous interrogerons.

Les guerres vécues

14-18

4 Les deux conflits se traduisent pour Benn à chaque fois par l'épreuve, et/ou la jouissance, de l'isolement. Entre 1915 et 1917, il se trouve affecté comme médecin militaire à l'Hôpital Saint-Gilles de Bruxelles. Médecin, il a rang d'officier et loge dans un superbe et immense appartement réquisitionné en compagnie de ses ordonnances. Loin des fracas du front des Flandres ou de France, il soigne des blessés mais surtout des prostituées et des soldats atteints de maladies vénériennes. Il exerce finalement un métier assez semblable à celui qu'il faisait dans le civil et qui correspond à sa spécialisation. Cette expérience lui permet d'acquérir l'expérience nécessaire pour ouvrir son propre cabinet après son retour à la vie civile en novembre 1917. L'adresse de ce cabinet médical, sur la *Belle-Alliance-Platz* à Berlin dans le *Bezirk* de *Schöneberg*, devait devenir un haut-lieu de la littérature allemande des années vingt.

5 Son isolement bruxellois, qu'il met volontiers en scène, par exemple dans le cycle des nouvelles de Rönne[4], doit être relativisé. Il est servi par des subalternes et il rencontre souvent d'autres officiers au mess. De plus, la colonie intellectuelle allemande en Belgique est à cette époque loin d'être négligeable[5]. De nombreux écrivains expressionnistes se trouvent à Bruxelles. Il y rencontre Otto Flake, Carl Einstein, Wilhelm Hausenstein et s'y lie d'amitié avec Carl Sternheim, et son épouse Thea qui possédaient une maison dans les environs. On peut raisonnablement penser qu'il dut en être l'hôte à maintes reprises.

6 Malgré tout, il insiste de manière lancinante sur son isolement. Il évoque cette solitude urbaine dans une ville qu'il ne connaît pas – il y reste tout de même près de trois ans ! – et qui est accentuée par son incompréhension des langues locales et notamment du français et par la prétendue misère intellectuelle qui l'encercle ; une solitude difficile à supporter mais finalement créatrice, comme il en convient :

> [...] ich war Arzt am Prostituiertenkrankenhaus, ein ganz isolierter Posten, lebte in einem konfiszierten Haus, elf Zimmer, allein mit meinem Burschen, hatte wenig

> Dienst, durfte in Zivil gehen, war mit nichts behaftet, hing an niemandem, verstand die Sprache kaum, strich durch die Strassen, fremdes Volk ; [...][6]

7 Cette solitude semble être autant subie que choisie, réelle que recréée ; une solitude qui est finalement autant un état qu'une attitude, sans doute une préparation au détachement.

39-45

8 Rengagé depuis 1937, comme médecin dans la Wehrmacht avec le rang d'*Oberarzt,* il sert d'abord dans l'administration centrale de la santé militaire à Berlin (*Bendlerstrasse*) puis, pendant la guerre, notamment entre 1943 et 1945, il est affecté avec le grade de médecin colonel, à la caserne de Landsberg sur la Warthe à l'est de Küstrin. Là, logé au *Block II, Zimmer 66*[7] de la caserne *General von Stranz*, il est chargé des visites médicales et de la gestion administrative des dossiers médicaux. Ce travail routinier lui laisse de longues plages de temps libre. Il en profite pour écrire beaucoup et entretenir une active et abondante correspondance avec ses amis comme F.W. Oelze par exemple.

9 À ce moment-là aussi, son isolement est loin d'être total. Son épouse puis son amie Ilse le rejoignent un temps à Landsberg. De plus, malgré une nourriture monotone, militaire et composée d'Ersatz, dont il se plaint souvent (!), il est finalement à l'abri des pires rigueurs de la guerre et notamment de la violence du front ou des bombardements de la capitale. Comme à Bruxelles, l'expérience de la guerre semble avoir transporté Benn en dehors du monde, l'avoir paradoxalement isolé, protégé des bombes, comme des attaques éventuelles de ses collègues écrivains ou des intellectuels nazis :

> Nichts Träumerisches als eine Kaserne ! Zimmer 66 geht auf den Exerzierplatz, drei kleine Ebereschen stehn davor, die Beeren ohne Purpur, die Büsche wie braunbeweint. Es ist Ende August, noch fliegen die Schwalben, doch zu den großen Zügen schon versammelt. Eine Bataillonskapelle übt in einer Ecke, die Sonne funkelt auf Trompeten und Schlagzeug. Die Himmel rühmen spielt sie und Ich schieß den Hirsch im wilden Forst. Es ist das fünfte Kriegsjahr, und hier ist eine völlig abgeschlossene Welt, eine Art Beguinage, die Kommandorufe sind etwas Äußerliches, innerlich ist alles sehr gedämpft und still[8].

10 La référence au « béguinage » est ici sans doute une réminiscence de la Belgique où il est fort possible qu'il en ait visité.

11 Benn se construit une attitude face au monde, ce qui équivaut, en ces temps de guerre idéologique totale à se construire une attitude face au nazisme. C'est alors qu'il affirme que son engagement dans la Wehrmacht, dans une formule destinée à faire florès, est la « forme aristocratique de l'émigration »[9]. C'est bien de cet exil intérieur dont il est question ici lorsqu'il évoque la caserne comme monde coupé du monde.

12 Au-delà des différences de contexte, en rapprochant les deux expériences tels que Benn les présente, on peut dire qu'elles sont pour lui comme un double exil, mais un exil qui serait créateur et créatif, qui l'affranchirait du monde, de ses secours mais aussi de ses contraintes. Sans doute, ces moments à Bruxelles, à la *Bendlerstrasse* ou à la Caserne *von Stranz* de Landsberg ne sont finalement que des « signes » de cette volonté affichée de s'isoler, de couper les ponts, de s'affranchir. Ils pourraient se résumer par cette auto-analyse qu'il fait du printemps 1916 :

> [...] eigentümlicher Frühling, drei Monate ganz ohne Vergleich, was war die Kanonade von der Yser, ohne die kein Tag verging, das Leben schwang in einer

> Sphäre von Schweigen und Verlorenheit, ich lebte am Rande, wo das Dasein fällt und das Ich beginnt, ich denke oft an diese Wochen zurück, sie waren das Leben, sie werden nicht wiederkommen, alles andere war Bruch[10].

13 Ne devait-il pas, en effet, retrouver ces mois d'isolement créateur lors de la Seconde Guerre mondiale ?

Guerre et littérature

14 Les guerres peuvent en effet être considérées comme des périodes fastes pour sa création. Ce fait est confirmé par la thèse de Ernst Dautel consacrée à l'œuvre lyrique[11]. Dautel procède, entre autres, à une étude quantitative des poèmes où il apparaît que ces périodes sont dans l'ensemble assez fructueuses et surtout, qu'elles sont bornées par des années creuses qui indiquent les ruptures dans la chronologie de l'œuvre poétique de Benn. Ainsi aux 19 poèmes de l'année 1917, (Quatrième année de sa carrière en nombre de poèmes écrits) succède une année creuse où il n'écrit aucun poème et qui correspond à celle de son retour à Berlin après avoir quitté Bruxelles. L'année 1943, année de son installation à Landsberg correspond, elle, à un nouveau départ très net de son œuvre lyrique puisqu'il y écrit 12 poèmes après n'en avoir écrit aucun en 1942.

15 Mais même en laissant de côté les aspects statistiques et si l'on se penche sur l'ensemble de l'œuvre, tous genres compris, on ne peut que s'accorder avec Benn lui-même lorsqu'il met en avant l'importance de ces deux périodes de sa vie artistique. Elles comprennent des moments majeurs, où se produisent des ruptures et des approfondissements fondamentaux de sa démarche poétique et littéraire, des bouleversements. Il l'avoue lui-même :

> [...] das Jahr 1915/16 in Brüssel war enorm, da entstand Rönne, der Arzt, der Flagellant der Einzeldinge [...][12]

16 Puis à propos de la période de Landsberg, il énumère :

> In dieser Kaserne schrieb ich : « Roman des Phänotyp », viele Teile aus « Ausdruckswelt », darunter « Pallas », und aus den Statischen Gedichten, z.B. « Ach, das ferne Land », « September », « Dann- », Statische Gedichte u.a.[13]

17 Pendant la Grande Guerre, il publie les nouvelles *Gehirne* (1916) qui marquent avec le personnage de Rönne une étape majeure de l'écriture expressionniste en prose. Il les prolonge par la publication de *Diesterweg*[14] et *Querschnitt*. Il rassemble ses poèmes dans le recueil *Fleisch*, paru en 1917. Il écrit également des pièces de théâtre comme *Der Vermessungsdirigent*, *Etappe* ou *Karandasch* qui paraissent avec retard, pour la plupart en 1919. C'est à cette époque aussi qu'il collabore avec les meilleures revues de la jeune littérature comme les *Weißen Blätter* et *Die Aktion*. Les grands éditeurs de l'expressionnisme littéraire, Franz Pfemfert et Kurt Wolff publient ses livres.

18 La guerre de 1939-1945 et notamment la période de Landsberg marque elle aussi une étape majeure dans son écriture, que ce soit pour la prose ou la poésie. Certes, interdit de publication, il ne peut qu'éditer à compte d'auteur, quasiment clandestinement, ses *Zweiundzwanzig Gedichte* pour ses amis en 1943 et doit conserver dans ses tiroirs ses manuscrits. Il n'en écrit pas moins beaucoup, et là encore, s'exprime dans presque tous les genres avec toujours une grande force innovatrice qui s'illustre dans les *Poésies Statiques*, de nombreux essais ou, pour ce qui est de la prose, par l'énigmatique et « purement incompréhensible »[15] *Roman des Phänotyp*.

19 Dans le domaine littéraire, la retraite créatrice que sont les deux guerres pour Benn, peuvent être donc également comparées, comme elles pouvaient l'être sur le plan du vécu : écriture lyrique intense, renouvellement et approfondissement des formes, recherches expérimentales dans le domaine de la prose. Et pourtant, si l'on se penche sur les œuvres de ses deux périodes, on ne peut qu'y constater un quasi-silence sur les deux guerres et leurs caractéristiques. Alors qu'elles envahirent tragiquement les biographies des hommes de ce temps, et partant, les récits de vie de millions d'individus, elles sont comme rejetées à la marge de l'œuvre de Benn. Ernst Dautel a classé l'intégralité des poèmes de Benn par thème. On n'y trouve aucun poème de guerre, aucun de ces *Kriegsgedichte* qui appartiennent pourtant, au moins depuis les guerres de libération de 1812-1813, si intimement à l'histoire littéraire de l'Allemagne. À l'heure où les poèmes de guerre se comptent en Allemagne par millions, où tous les expressionnistes mobilisés en écrivent, Benn n'utilise pas le genre. La guerre semble absente, refoulée hors de l'œuvre.

Silences de guerre

20 Notons, qu'au-delà des œuvres lyriques, les deux guerres, *stricto sensu*, ne sont quasiment jamais explicitement le sujet des essais ou des œuvres en prose. Si Benn a pris la parole sur les événements politiques de son temps, comme le nazisme ou l'émigration des intellectuels, il est bien peu loquace sur la Seconde Guerre mondiale. Il l'évoque dans *Doppelleben* ou dans certains essais parus après la guerre et il paraît difficile de ne pas penser que ces textes parus pour la plupart au début des années cinquante n'ont pas été remaniés par Benn après le conflit, tant, il avait besoin, peut-être, de réécrire sa « double vie ».

21 Mais déjà entre 1914 et 1918, il n'écrivit que fort peu sur son expérience de la guerre. Seul deux textes abordent la question de manière frontale. Il s'agit de la courte pièce *Etappe* écrite en 1915 à Bruxelles et la nouvelle *Diesterweg* probablement rédigée en 1918, peu après son retour à Berlin. La première décrit le comportement de ce que l'on pourrait qualifier d'« embusqués » de « l'étape »[16], cet immédiat arrière-front interlope, destiné à devenir un thème littéraire pendant puis après la guerre. Ce monde bien connu de Benn se compose dans sa pièce, d'officiers et d'Excellences, d'ordonnances et d'aumôniers, et bien sûr de médecins. L'un d'eux est chargé d'organiser une fête qu'un autre doit couronner d'une « conférence sur les mutilés ». Alors que les blessés affluent, les soucis de santé de ces « Messieurs » sont de l'ordre du « refroidissement des pieds » ou de l'inflammation linguale. Ils jouent à poser, la « cigarette syrienne » au bec : décidément vraiment très chic lors d'une bataille. Ils s'interrogent sur leurs conquêtes féminines : « Pieuse nonne ou franc-tireuse »[17] ? La charge de Benn, contre un monde qu'il connaît bien est féroce. Pourtant, elle est davantage l'occasion pour lui de déclencher un déferlement jubilatoire de vocabulaire et d'expressions de toutes sortes, qu'elle n'est un manifeste politique pacifiste. Ce qui se dessine là c'est la distance au réel haï, quel qui soit, distance permise paradoxalement par le jeu du langage et du silence. Cette recherche aboutira dans l'après guerre à l'affirmation du « Je moderne »[18] détaché ou plutôt en conflit avec un réel dénué de sens. Les œuvres des temps des guerres y contribuent. Les œuvres sur la guerre, n'en sont qu'un élément.

22 *Diesterweg* participe de cette évolution et la poursuit dans un déni de tout réalisme par conséquent, de tout récit. Au début de la nouvelle, trois ans de guerre ont rendu le

personnage – encore un médecin militaire – « dépendant de la guerre ». Comme sous l'effet d'une drogue, et « complètement vidé de sa propre existence, il avait même oublié jusqu'à son nom. Il n'était là que bras, il n'était que scalpel, la scie aussi l'accompagnait[19] ». Mécaniquement, il opère ses patients et enregistre ce qui se passe autour de lui : les discussions du mess où il est question de « défense et de préservation d'une culture », le travail à l'hôpital. Mais peu à peu il reprend connaissance et réalise que là, dans la guerre, est la vie. Il décide alors de renaître à lui-même de se renommer : *Diesterweg*. Mais cette renaissance à soi n'est en rien un retour au réel. Elle passe même par le recours à la drogue : « régulièrement, il inspire par le nez quelque chose de liquide ». Il se met également à négliger son service. Il est présent à lui-même mais absent au monde. Pour finir, il « passa alors pour malade et fut renvoyé à Berlin. »

23 Cette renaissance, ce retour au « Je » se traduit donc pour les observateurs extérieurs par une maladie, sans doute psychique, une douce folie. Le rapport expressionniste au monde, chez Benn, est un rapport au moi intime agressé par le réel quel qu'il soit. On pourrait presque le résumer par cette phrase qu'il écrivit dans une lettre en au début de l'autre guerre, en 1940

> Es gibt nur die geschichtliche Welt – und den einsamen inneren Rausch[20].

24 Dans cette optique, les événements eux-mêmes importent peu ; et écrire des souvenirs de guerre ou des souvenirs tout court, n'est que « babil infantile, bavardage de boudoir »[21]. Cela explique peut-être le silence relatif sur les guerres, ainsi que le refus affirmé, puis contourné de la forme autobiographique traditionnelle. Notons tout de même, que c'est sans doute sous la pression de l'histoire, et la nécessité de l'auto-justification qu'il éprouva en 1934, puis en 1950, le besoin de publier, sous une forme originale il est vrai, des fragments autobiographiques.

25 Rien de cela pendant les guerres. Comme si pour Benn un récit ne pouvait s'écrire à chaud. Le silence, pendant les guerres et sur les guerres, est donc bien réel. Certains spécialistes comme Wilfried W. Dickhoff[22] n'hésitent d'ailleurs pas à faire du silence l'un des éléments centraux de l'œuvre de Benn.

26 Hors les dates et généralités, il est donc difficile à l'historien de reconstruire le vécu de Benn au jour le jour. Forcé d'avoir un regard en creux en s'appuyant sur ce que nous savons du contexte historique, il doit se contenter d'émettre des hypothèses pour tenter de comprendre ce silence et éventuellement ce qu'il cache ou ce qu'il révèle.

Les autres guerres de Benn : au-delà du silence de l'œuvre

27 La première solution consisterait à suivre à la lettre les seuls écrits de Benn, et admettre avec lui, que les guerres qu'il vécut furent calmes et sans intérêt, qu'elles le préservèrent en quelque sorte de la violence du monde. Réfugié sur les îles de Bruxelles et Landsberg, il aurait été protégé des guerres alors même qu'il y participait sous l'uniforme. Cette hypothèse satisfaisante pour l'esprit offre également une clé de compréhension de l'œuvre de Benn et de son rapport au réel. Il y participe, en est l'acteur, tout en s'en préservant en se posant en spectateur agressé mais distancié. Poussons pourtant plus loin, toujours en nous contentant des fragments de vécus arrachés à son œuvre.

28 Avant son arrivée à Landsberg, il était chargé à Berlin de tâches administratives certes bien lointaines des rigueurs et des horreurs du front est. Pourtant, l'une de ses tâches n'était-elle pas comme médecin, de procéder à l'examen puis au classement de tous les dossiers de suicide en rapport avec des soldats de la Wehrmacht. Il devait selon ses dires en examiner plusieurs milliers et en tira la conclusion suivante :

> Offenbar sind wir den Reizen zum Selbstmord innerlich viel näher, als wir vermuten und bei der Art unserer moralischen Selbstaufrüstung zugeben wollen[23].

29 Il était également chargé des dossiers de pensions et à dû voir, dans ce cadre, nombres de dossiers de mutilés. La violence n'est donc pas tout à fait absente de son expérience de la Seconde Guerre. Le deuil non plus, puisque l'épilogue de sa Seconde Guerre est tragique : le 2 juillet 1945, sans nouvelles de lui, son épouse se suicide.

30 En ce qui concerne la Grande Guerre, il est légitime de se poser des questions similaires : A-t'il connu le front, la violence de guerre ? Sa guerre fut-elle vraiment une retraite le tenant à écart des « batailles du sud » (*Diesterweg*) comme elle devait plus tard le protéger des bombardements de Berlin ? A-t'il vécu en paix dans un monde en guerre ? En fait, il semble bien n'en être rien. Avant de séjourner à Bruxelles, Benn participe à l'assaut allemand sur la Belgique jusqu'à la prise d'Anvers. Le second chapitre de *Lebensweg eines Intellektualisten* commence d'ailleurs par une énumération de ses fonctions de médecin et d'officier « au front et à l'étape ». Nous n'en saurons malheureusement pas plus sur cette courte période de l'automne et de l'hiver 1914.

31 Pour la période qui suit, il faut attendre 1928 pour qu'il livre des détails en rapport avec un épisode fameux et particulièrement violent de l'occupation allemande en Belgique : le procès d'Edith Cavell et de son réseau de résistance à l'automne 1915. L'infirmière anglaise avec des civils belges et français organisait la fuite vers la Hollande de soldats alliés, de prisonniers évadés et de résistants. Capturée par les Allemands, elle fut condamnée à mort et fusillée en compagnie d'un de ses complices, Baucq, un ingénieur belge. L'affaire eut un retentissement énorme, d'abord pendant puis même après la guerre. Il fut utilisé d'abondance contre l'Allemagne. Edith Cavell devint en Grande-Bretagne une héroïne et une martyre, en même tant que la victime symbolique de la « barbarie boche ». Le fait que l'exécution ait eu lieu à Bruxelles renforça encore l'indignation des populations alliées qui y virent une poursuite délibérée des atrocités allemandes de 1914 en Belgique. Ceux qui condamnaient cet acte mettaient en avant le fait que les Allemands n'avaient pas hésité à la fusiller, violant l'usage qui voulait que la guerre soit une affaire de soldats, donc d'hommes. De telles exécutions de femmes, faisaient franchir des seuils de violence vers une totalisation toujours plus grande de la guerre, totalisation dont les allemands étaient systématiquement rendus responsables. La guerre n'épargnait plus ni civils en général, ni femmes, ni enfants. Les allemands étaient accusés de briser toutes les barrières, et notamment, la « barrière du genre ». Les femmes auraient dû rester en dehors de la guerre. Les allemands furent accusés de les y précipiter[24].

32 Benn fut médecin commis au procès, assista donc aux débats puis à l'exécution et constata lui-même le décès. C'est à l'occasion de la sortie d'un film en 1928, relatant l'épisode, qu'il réagit dans un journal anglais, puis plus longuement dans un journal allemand. Son article est repris dans un ouvrage collectif qui paraît deux ans plus tard[25]. Benn reconnaît à « Miss Cavell » un beau courage, un grand patriotisme et son statut d'héroïne. Pourtant, il se place également en défenseur de la cause allemande et justifie le jugement rendu. Pour cela, il met en œuvre une argumentation serrée. Il

rappelle qu'elle ne fut pas la seule « espionne » (il ne dit pas résistante, ni combattante) à être exécutée, et que les alliés en firent autant. Il renvoie donc dos à dos tous les belligérants. De plus, il affirme que les espions et les ennemis, connaissant la clémence des tribunaux allemands à l'égard des femmes, n'hésitaient pas cyniquement à les employer. Il dénonce implicitement de la sorte le machiavélisme de ceux qui manipulaient ces femmes, et qui étaient donc les véritables coupables des transgressions. Il ajoute que le réseau Cavell avait déjà exfiltré 300 hommes prêts à saisir des fusils et à se battre « sur l'Yser et à Langemarck ». L'allusion à Langemarck n'est en rien innocente et fait référence à ce haut-lieu de mémoire du nationalisme allemand de l'entre-deux-guerres. Selon le mythe, à Langemarck[26], de jeunes lycéens engagés volontaires se seraient fait tuer en chantant l'hymne national.

33 Il poursuit sa justification en comparant le cas d'Edith Cavell avec celui de Sacco et Vanzetti qui défraie la chronique internationale de ces années là. Il n'y voit aucun point commun et pour lui, la mort d'Edith Cavell s'inscrit dans le contexte spécifique de la guerre :

> [...] es ist widersinnig, den Sieg zu wünschen und dann den General zu denunzieren, der kommandiert, und den Gouverneur, der das Feuer befiehlt, das ist unverständig, wo immer es geschieht, bei uns oder drüben.

34 Ce faisant, il se replace lui-même dans une logique de guerre où la fin victorieuse justifie les moyens, tous les moyens, et où il y a un « chez nous » et un « en face ». Mais le point nodal de sa démonstration est ailleurs. Il semble répondre directement aux accusateurs des années de guerre quand il écrit :

> Sie hatte als Mann gehandelt und wurde von uns als Mann bestraft. Sie war aktiv gegen die deutsche Heere vorgegangen, und sie wurde von diesen Heeren zermalmt. Sie war in den Krieg eingetreten, und der Krieg vernichtete sie. [...] Ich glaube, daß die Frau von heute für diese Konsequenz nicht nur Verständnis hat, sondern sie fordert.

35 Pour bien des allemands, la Grande Guerre, en 1928, était loin d'être finie car il était impensable qu'elle se soit terminée par une défaite. Benn se situait lui aussi dans cette continuité des représentations issues de la « culture de guerre »[27] et notamment de cette violence consentie jusque dans des pratiques telles que celles dont il est question ici. Pour lui, il ne fait aucun doute que c'est Edith Cavell, qui a franchit la « barrière du genre » que c'est elle qui est entrée dans la guerre. Elle n'est pas restée là où son sexe la destinait à rester, c'est à dire hors de la guerre. Comme femme, elle aurait dû être neutre et se contenter de jouer son rôle d'infirmière. Elle a choisi de devenir une combattante ou plutôt un combattant, un homme, et en a assumé les conséquences. Elle ne pouvait donc que mourir. Benn, logiquement, légitime donc la violence exercée contre l'infirmière.

36 Doit-on voir là le signe avant-coureur d'une évolution vers le nationalisme après la période expressionniste ? Il n'en est rien. De ce point de vue, Benn n'a pas changé, il se situe sans doute dans la lignée de son attitude de 1914-1918, qui était celle de l'immense majorité des peuples en guerre et qui resta celle d'une grande partie de la population allemande dans les années vingt et trente : la guerre était certes horrible, elle n'en devait pas moins être menée jusqu'au bout et à tout prix se terminer par une victoire. Thea Sternheim nota le 3 février 1917 dans son journal cette observation sur Benn :

> Unter Begriffen wie Gottes Zorn, Vaterland, Bereitschaft für den Staat zu sterben aufgewachsen, fragt er nicht : Wie konnte dieser schreckliche Krieg möglich

> werden, sondern antwortet : Da einmal da ist, muß er ausgekämft werden. Milde ist in keiner Hinsicht am Platze[28].

37 La mise en perspective de l'observation de Thea Sternheim et du texte que devait écrire Benn sur l'affaire Cavell dix ans plus tard, doit nous amener à relativiser toute lecture politique des textes de Benn sur la guerre, notamment *Ettape* et *Diesterweg*, pour n'y voir finalement que le résultat littéraire de la sensibilité expressionniste exacerbée du « Moi » de Benn face au monde. Elle nous livre également sans doute une clé de compréhension du « compagnonnage de route » de Benn avec le nazisme entre 1933 et 1936-37 (date à laquelle, devenu inutile, il devient lui-même une cible pour les nazis). Cette période ne doit alors plus être lue comme le résultat d'errements, mais plutôt comme celui d'un aboutissement. L'aboutissement de ce consentement à la guerre, commun aux belligérants de 1914-1918 et qui se transforma chez de nombreux allemands en refus, non pas de la guerre, mais de la défaite. Il est à noter que nombres d'écrivains combattants de la génération de 1914-1918, jugés proches de la gauche ou même pacifistes, eurent un parcours parallèle à celui de Benn, surtout dans les premières années du nazisme : Max Barthel, Karl Bröger, Heinrich Lersch, Hanns Johst... L'idéologie poursuivait en quelque sorte les représentations des combattants allemands de la Grande Guerre.

38 C'est là sans doute que se situe la continuité entre les deux expériences de guerre. Continuité qui explique sans doute aussi pourquoi, au-delà de l'aspect pratique, Benn se rengagea et surtout fit de ce retour à l'armée un exil intérieur, comme si la Wehrmacht était une île, à la fois dans et en dehors de la réalité nationale-socialiste. On a vu que cette attitude, si elle pouvait paraître a priori étrange, participa de l'exonération de l'armée des crimes du nazisme, attitude commune dans l'Allemagne des années quarante et cinquante et même au-delà. Elle explique peut-être aussi que, comme nombre de ses compatriotes il voyait dans l'armée une institution nécessaire surtout dans le cadre d'une lutte contre Staline :

> Die Zukunft muss man sich wohl sehr grausig vorstellen. Die Frage ist nur, ob man Stalin, Deutschland bis zur Oder oder bis zur Elbe versprochen hat[29].

39 Que Benn ait été par la suite sincèrement dégoûté par le nazisme ne saurait être mis en doute et provient probablement de l'incompatibilité fondamentale entre sa sensibilité artistique et l'art nazi. Et cela, les nazis eux-mêmes l'avaient compris bien avant lui. Il fallut qu'il prenne conscience lui-même de ce conflit esthétique pour qu'il ouvre enfin les yeux sur les criminels et les crimes du régime[30].

L'ordinaire et l'extraordinaire

40 Partie d'un constat déçu portant sur le manque de source, cette étude du rapport entre Benn et les deux guerres nous permet toutefois quelques observations qui, il est vrai, nous en révèlent malheureusement plus sur l'homme que sur son œuvre. Poète extraordinaire, il a été confronté à des événements extraordinaires et les a vécus finalement en homme ordinaire ou plutôt, en allemand ordinaire, c'est à dire en homme de son temps et de son pays. L'historien et spécialiste de l'Allemagne George Mosse[31] a montré dans ses ouvrages à quel point la société allemande avait été « brutalisée » ce qui signifie sous sa plume rendue brutale par la guerre puis par la défaite. Confronté à la Grande Guerre comme médecin militaire, Benn devait en hériter les représentations, qui influencèrent ses comportements et ses visions politiques dans

l'entre-deux-guerres, puis dans la Seconde Guerre mondiale, bien plus qu'il ne devait l'avouer. En cela, on peut dire aussi, qu'il est bien un allemand de sa génération.

41 Le plus étonnant, n'est pas ce qu'il a vécu, ni ce qu'il en a tiré comme enseignement, non, le plus étonnant, c'est malgré deux périodes créatrices fastes pendant les guerres, ce quasi-silence. Ce creux qu'il nous a été donné ici d'analyser. Un double silence sur une double expérience qui, pour l'homme comme pour le poète, pourrait signifier peut-être l'acceptation d'une évidence.

NOTES

1. Les écrits relatifs à la Grande Guerre sont rassemblés dans : Bloch Marc, *Écrits de guerre, 1914-1918,* Paris, Armand Colin, 1997, 196 p.

2. Les citations des œuvres de Gottfried Benn seront faites en allemand, sauf lorsqu'elles seront utilisées dans le corps même de notre texte. Dans ce cas, sauf mention contraire, les traductions seront de notre fait. Pour les francophones, nous renvoyons à la lecture de *Double Vie*, Trad. A. Vialatte, Paris Éditions de Minuit, 1999, 197 p. et *Un poète et le monde*, (trad. de Robert Rovini), Paris, Gallimard, 1965, 382 p. Sauf mention contraire, les ouvrages cités sont ceux de Benn lui-même.

3. Il s'agit de *Lebensweg eines Intellektualisten (1934)* et de *Doppelleben (1950),* réunis par la suite en un volume sous le titre *Doppelleben,* Limes Verlag, Wiesbaden, 1955 (1ère éd. 1950), 212 p. Nous avons utilisé cette seconde édition de 1955.

4. Il s'agit de *Gehirne*, publié chez Kurt Wolff en octobre 1916. Nous avons utilisé l'édition : Reclam, Universal Bibliothek, Stuttgart, 1974, 85 p. La quatrième nouvelle, *Die Insel*, est consacrée à ce sentiment de solitude et d'insularité. On peut y lire : « Rönne lebte einsam seiner Entwicklung hingegeben und arbeitete viel. » Cf. p. 26.

5. Rumold Rainer, Werckmeister O.K. (dir.), *The ideological Crisis of Expressionism. The Literary and Artistic German War Colony in Belgium 1914-1918,* Columbia, Camden House, 1990, 299 p.

6. Cité dans Greve Ludwig (Hrsg.), *Gottfried Benn, 1886-1956, eine Ausstellung des Deutschen Literaturarchivs im Schiller-Nationalmuseum,* Marbach am Neckar, Marbacher-Katalog 41, 1986, 387 p., cf. p. 62. Le texte est daté du 19 août 1921.

7. Sur cette période, voir également Heintel Helmut, *Block II, Zimmer 66,* Stuttgart, Urachhaus, 1988, 64 p. Il s'agit d'un recueil de photographies et d'extrait de texte sur cette période. Benn reprend « *Block II, Zimmer 66* » comme titre de l'un des chapitres de *Doppelleben.*

8. *Doppelleben,* Wiesbaden, 1955 (1ère éd. 1950), 212 p. voir p. 134.

9. La formule apparaît à plusieurs reprises dans son œuvre et certains spécialistes de Benn pensent qu'elle est contemporaine de son engagement (1937). Peu importe en fait, elle lui sert surtout après coup, après 1945, à légitimer son attitude pendant la période 1933-1945. Cet article n'est pas le lieu pour en discuter. On peut tout de même ajouter que l'attitude de Benn n'est en tout cas en rien originale. Jusqu'à une date récente, la mémoire collective allemande avait presque isolé la Wehrmacht du nazisme et donc de ses crimes. Les polémiques et débats de ces cinq dernières années autour des *Bourreaux volontaires de Hitler* de Goldhagen, mais surtout de l'exposition *Guerre d'anéantissement. Les crimes de la Wehrmacht* (communément appelée *Wehrmacht-Ausstellung*) sont là pour en attester. Cette exposition (malgré quelques faiblesses) a contribué à briser le mythe de manière bien plus efficace que la thèse très discutable de

l'historien américain. C'est sans doute la disparition progressive des derniers soldats de la Wehrmacht qui a permis cette nouvelle étape de la *Vergangenheitsbewältigung*.

10. Cité dans Greve Ludwig (Hrsg.), *op. cit*., p. 63.

11. Dautel Ernst, *Étude de l'œuvre lyrique de Gottfried Benn. Démarche scientifique et approches didactiques,* thèse dactylographiée, microfilmée, ANRT, Lille, 1995, 753 p. Voir p. 89-90.

12. *Lebensweg eines Intellektualisten (1934)* in *Doppelleben*, *op. cit*., p. 23.

13. *Doppelleben*, *op. cit*., p. 158.

14. Textes écrits pendant la guerre. Publiés chez *Die Aktion*. Nous avons utilisé l'édition suivante : *Gesammelte Werke, Prosa und Szenen,* Wiesbaden, Limes, 1958, 492 p.

15. « [...] reinlich unverständlich [...] », cf. *Doppelleben*, *op. cit.*, p. 159.

16. Nous sommes bien obligé de transposer directement en français. Il n'existe pas en effet de mot directement équivalent. Transposer évite de trop longues périphrases. Sachons seulement que la « zone des étapes » est cette zone imprécise qui va des secondes lignes (donc du front) aux villes de l'arrière. Elle est une zone de jonction entre le *Front* et la *Heimat*. Elle comprend en un mélange unique, les estaminets, les villages et villes occupées, les dépôts, les bordels de campagne, les cimetières et les hôpitaux de l'arrière, les États-majors, les *Kommandantur*, et les habitants des pays occupés. Elle est traversée par de nombreux flux en tous sens : armes, munitions et ravitaillement, soldats frais et soldats relevés, aigrefins et prostituées, blessés et prisonniers, reporters et journalistes... Elle inspira par exemple un roman à succès dans l'entre-deux-guerres : Wandt Heinrich, Etappe Gent, Wien-Berlin, Agis Verlag, 1926, 175 p.

17. *Diesterweg* In *Gesammelte Werke, Prosa und Szenen, op. cit*., p. 305-321.

18. *Das moderne Ich*, E. Reiss, 1920, 56 p. Les premières pages s'ouvrent sur une méditation sur le retour au réel après 1918 en Allemagne. Un réel tout aussi inintelligible et insensé que celui de la guerre. D'où la nécessaire conversion à un « Je moderne ». Notons que le réel et l'histoire sont pour Benn des concepts bien distincts.

19. In *Gesammelte Werke, Prosa und Szenen, op. cit*., p. 60-71.

20. *Briefe an F.W. Oelze (1932-1945)*, Stuttgart, Limes, 1977, 478 p., cf. p. 246 (27/X.1940).

21. *Diesterweg, op. cit.*

22. Dickhoff Wilfried W., *Zur Hermeneutik des Schweigens. Ein Versuch über das Imaginäre bei Gottfried Benn,* Königstein, Forum Academicum, 1984, 365 p.

23. *Doppelleben,* p. 129.

24. À ce sujet voir Becker Annette, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre, populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre,* Paris, Noêsis, 1998, 406 p. Y sont notamment évoquées les déportations de femmes du Nord de la France à Pâques en 1916.

25. *Wie Miss Cavell erschossen wurde. Bericht eines Augenzeugen über die Hinrichtung der englischen Krankenschwester*, p. 113-117 in Friedrich Felger (dir.), *Was wir vom Weltkrieg nicht wissen*, Berlin-Leipzig, W. Andermann, 1930, 640 p.

26. Sur le mythe de Langemarck, voir par exemple, l'article de Manfred Vasold dans Benz Wolgang (Hrsg.), *Legenden, Lügen, Vorurteile*, München, DTV, 1992, 241 p.

27. Le concept de « culture de guerre » est aujourd'hui utilisé pour caractériser ce moment particulier de violence de la Grande Guerre. Voir par exemple : Becker Jean-Jacques, Winter Jay M., Krumeich Gerd, Becker Annette, Audoin-Rouzeau Stéphane (dir.), *Guerre et culture, 1914-1918,* Paris, A. Colin, 1994, 445 p.

28. Cité dans Greve Ludwig (Hrsg.), *op. cit*., p. 69.

29. *Briefe an F.W. Oelze (1932-1945)*, *op. cit*. (4/I/1942).

30. Voir par exemple, en français, *Au sujet de l'histoire*, dans *Un poète et le monde*, *op. cit*., p. 268-283.

31. Cette théorie est réexaminée par les historiens actuellement à la faveur de la traduction en français de l'un des maîtres livres de Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes,* Paris, Hachette, 1999, 291 p.

RÉSUMÉS

« Quoi de plus rêvé qu'une caserne » ou qu'un hôpital pour, en temps de guerre, s'isoler et mettre en scène cet isolement comme un exil intérieur, sans pour autant faire de récit circonstancié de ses guerres. C'est l'attitude que semble adopter le poète Benn qui malgré la place déterminante des deux guerres dans sa vie, en fait bien peu de cas dans ses poèmes, ses textes en prose ou même dans son autobiographie. Elles sont présentées de manière allusive comme des périodes d'isolement créateur. Pourtant le parallélisme évident, implicitement fait par Benn, entre ces deux expériences, permet de tisser entre elles les fils d'une continuité cachée. Il a sans doute été bien moins préservé par la violence de guerre qu'il ne veut bien l'avouer. Son rôle lors du procès d'Edith Cavell en 1915, puis la justification qu'il en fit dans un court article dans les années vingt sont sans doute des clefs de son rapport à l'histoire et de son évolution politique à première vue tortueuse.

« Nichts Träumerisches als eine Kaserne ! » oder ein Krankenhaus um, während des Krieges, sich zu isolieren und sein Alleinsein als eine « Innere Immigration » zu schildern, obwohl man fast überhaupt nichts Detailliertes darüber schreibt. Diese Haltung gegenüber den Kriegen scheint Gottfried Benn gewählt zu haben. Keine Gedichte, wenig Prosa, kaum autobiographische Texte verfasst er darüber, obwohl er die beiden Kriege anspielend als Momente besonderer Kreativität vorzeigt. Dennoch erlaubt dem Historiker eine offenbare Parallelität zwischen den beiden Erfahrungen, sie wieder anzuknüpfen. Benn ist bestimmt mehr von der Gewalt des Krieges beeinflusst worden als er es selbst zugeben will. Seine Rolle während des Prozesses und der Erschießung Edith Cavells und seine Rechtfertigung zwölf Jahre später geben uns vielleicht einen Schlüssel zu seiner Haltung gegenüber der Geschichte und zu seiner späteren politische Entwicklung.

AUTEUR

NICOLAS BEAUPRÉ

Université de Paris X-Nanterre